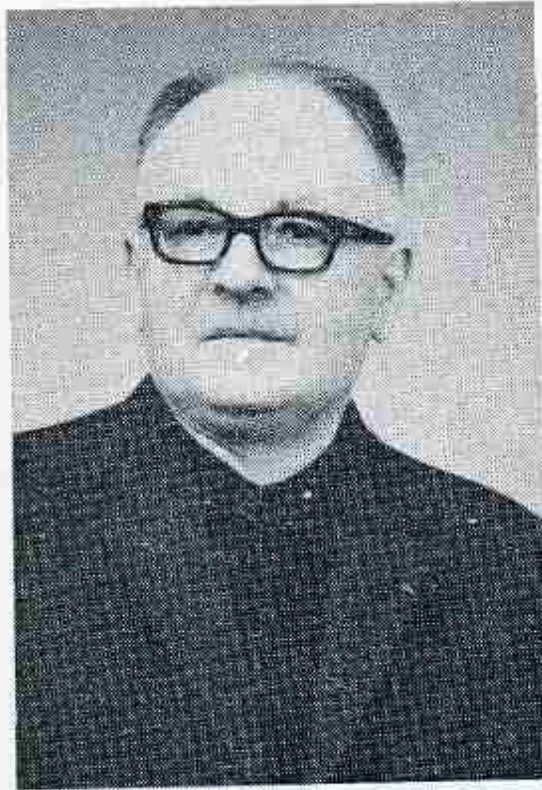


SOUVENEZ-VOUS DANS VOS PRIERES
de



M. le Chanoine Joseph ESNAULT

ESNAULT Joseph François

27 décembre

honoraire 1942 [S.R. 27 décembre]

installé le 30

né Loué 12 octobre 1900

prêtre 29 juin 1925

Supérieur S^{te} Marie Cholet 1947

Supérieur Combré 1956

Conseiller diocésain de l'enseignement
secondaire libre 1966

décédé 17 janvier 1974

équipe. En 1968 il succède à l'abbé Cognard au poste de vicaire général du Saumurois. Le matin du 15 mars il ressent un malaise. Le médecin consulté propose un électrocardiogramme. Rendez-vous est pris pour le soir même à la clinique Saint-Louis. Il y arrivera pour y mourir.

Cours 113. M. Jean GUILLOT, décédé le 22 mai 1974. Dès son enfance, la vie de Jean a été marquée par la mort : à deux ans, il est orphelin de père. Originaire de la Somme, il arrivait, quelques mois avant la déclaration de guerre en 1939, avec sa mère, ses frères et sœur à La Ménitrié où il eut la joie de connaître Marc Leclerc vieillissant. A sa sortie de Mongazon, il s'oriente vers l'armée. Mais un premier à-coup de santé l'oblige à se reconvertir dans le personnel civil de l'armée, d'abord comme employé au camp de l'O.T.A.N. près de Montreuil-Bellay puis comme directeur du personnel à l'E.T.A.S. des Gaubourgs. Entre temps il s'est marié avec une amie d'enfance de La Ménitrié. En 1967 après sept années de mariage heureux, il est veuf. Au mois de février dernier, Jean ressent les premiers malaises d'une myopathie généralisée. Courageusement il accepte le traitement très sévère qu'on lui impose. Au bout de deux mois, l'amélioration se fait sentir, on entreprend la phase de rééducation. C'est alors qu'intervient la rechute. Son organisme est trop épuisé, il nous quitte silencieusement le soir de l'Ascension pour rejoindre celle qui l'avait quitté sept ans auparavant.

Cours 145. Jacques MENARD, décédé le 5 juillet 1974. Fils de commerçants très estimés à Trélazé, Jacques passera à Mongazon de 1970 à 1973. Il se montrera un bon camarade, très doué pour le sport, aimant prendre des responsabilités, veillant avec un soin jaloux sur son jeune frère venu le rejoindre à la rentrée de 1972. A la fin de sa cinquième, ses parents et ses maîtres jugent préférable de l'orienter vers un métier manuel. Il commence donc un apprentissage dans une boucherie du centre de la ville. Le soir du 5 juillet il quitte ses patrons pour un mois de congé, son premier congé payé. A un feu de signalisation il est victime de l'inattention d'un automobiliste.

DECES PARMIS LES ANCIENS PROFESSEURS :

M. le chanoine Joseph ESNAULT, le 17 janvier 1974. La presse locale à suffisamment repercuté à l'annonce de sa mort les mérites de celui qui fut surtout et avant tout supérieur de Combrée. Mais un détail n'a pas été mis en lumière que nous nous devons de mentionner : à la rentrée de 1966, M. l'abbé Vigneron ayant quitté Mongazon pour Combrée, son remplaçant, l'abbé Jean-François Gourdon n'avait pas complètement terminé sa licence. C'est le chanoine Esnault, nommé alors à la Direction de l'Enseignement catholique, qui se proposa pour prendre les cours de philosophie pendant les deux mois d'interim. Les élèves et professeurs de cette année-là ont donc eu l'avantage de profiter de sa compagnie, de son érudition et de son esprit.

Nous apprenons en dernière minute deux décès qui nous touchent particulièrement :

M. l'abbé Maurice GUICHETEAU, cours 81, décédé le 22 novembre 1974.

M. l'abbé René PITON, cours 106, décédé le 26 novembre 1974.

L'un et l'autre furent professeurs d'Anglais au collège, le premier de 1923 à 1931 ; le second était en fonction depuis 1944 ; il avait commencé à la rentrée dernière sa trentième année de service qu'une opération rendue nécessaire est venue brutalement interrompre.

Nous évoquerons plus longuement dans le prochain bulletin la mémoire de ces deux disparus.

Retour à Combrée

Mon destin était de revenir à Combrée. Il me semble que toute ma vie s'éclaire quand je la considère dans cette lumière, depuis ma première arrivée au collège jusqu'à ce dernier retour de juillet 1956.

C'est au début d'octobre 1912 que j'arrivai à Combrée pour la première fois. Je n'ai pas oublié cette première vision du collège, aperçu, de la carriole paternelle, au tournant de la route du Bourg-d'Iré. Depuis des mois je m'enchantais de cette idée de devenir élève de Combrée, d'y poursuivre mes études et de porter l'uniforme à triple rangée de boutons dorés, galonné de bleu, au col de velours marqué du C lauré d'or. Cette joie devait durer, car je n'ai guère gardé que de bons souvenirs du temps où j'étais élève : six années de la sixième à la philosophie — six années seulement, parce que je « sautai », comme on dit encore, la cinquième. Le régime du collège était beaucoup plus sévère qu'aujourd'hui, le temps des vacances plus court : pas de congé à la Toussaint, aux jours gras, et à la Pentecôte ; nous partions en vacances de Noël le 26 décembre et en vacances de Pâques le lundi de Pâques ; pas de sorties en ce temps où les communications étaient difficiles, et pour ainsi dire pas de distractions, dans le sens où l'on entend maintenant ce mot. La guerre de 14, qui correspond à mes quatre dernières années de collège, vint encore accentuer cette austérité, avec ses restrictions, son ambiance de communiqués souvent décevants et même angoissants, ses deuils : des camarades partaient en cours d'études, appelés avec leur classe militaire, et nous apprenions parfois leur mort quelques mois seulement après leur départ. Pourtant, ces années m'apparaissent pleines non seulement de fructueux labeur, mais de ferveur, de rêves héroïques, de joies juvéniles. Et quand, au milieu de juillet 1918, ce fut l'heure de quitter le collège, c'est en toute sincérité que je chantai les romantiques adieux à la Vierge du Souvenir :

« Oui, tristement mon cœur soupire... »

Je pensais partir pour me battre à mon tour. Mais la grippe espagnole et l'armistice retardèrent le départ de ma classe, et c'est pour entrer au séminaire que je sortis de Combrée.

Ce fut ma première grande séparation d'avec le collège. La paix du séminaire est propice aux souvenirs. A Châtillon, où je passai ma première année de philosophie, et ensuite dans la grande maison de la rue Barra à Angers, il m'arrivait souvent de penser au collège. Le bulletin de l'association, des visites de professeurs ou d'anciens camarades m'en apportaient des nouvelles. Aux vacances de février, au début des grandes vacances qui commençaient au séminaire quinze jours avant celles du collège, je revenais à Combrée, affectueusement reçu par Monsieur Bernier et les professeurs. Quand je devins élève à l'Université, je fus souvent requis par le directeur des études pour faire passer les examens semestriels. Ainsi, pendant ces années qui suivirent mon départ, gardai-je avec Combrée des relations pour ainsi dire permanentes. Comme beaucoup de jeunes prêtres anciens élèves du collège, je caressais l'espoir d'y revenir comme professeur. En réalité, ce fut à Sainte-Marie de Cholet que je fus nommé professeur de philosophie en 1929. Il était d'ailleurs entendu que je ne resterais qu'un an dans ce collège et que je partirais ensuite pour Rome, afin d'y continuer pendant deux ans mes études. Combrée s'éloignait.

C'est alors que, d'une manière imprévue et dramatique, j'y fus ramené. Vers la fin d'octobre 1929, je m'acheminais vers Rome, fort joyeux de mon sort. Je me trouvais à Paris pour une escale de quelques jours. Le jour prévu pour mon départ, j'étais allé dans la matinée prendre mon billet de chemin de fer dans une agence : je devais partir le soir de la gare du P. L. M., traverser les Alpes le lendemain matin et m'arrêter, je ne sais pourquoi, à Turin. Hélas ! lorsque je revins vers midi dans la famille qui m'accueillait et à la générosité de qui je devais ce séjour romain, une dépêche, signée de M. le chanoine Vincent, directeur de l'enseignement libre du diocèse d'Angers, m'attendait, me rappelant d'urgence à Combrée, où le professeur de philosophie, M. Brouard, venait de mourir subitement. Je fus fort tenté de faire le mort, c'est-à-dire de prendre le train de Rome quand même. Mais je pensais à cet embarras du collège privé de professeur de philosophie, et cette considération autant que le devoir d'obéissance me retint. Le lendemain, résigné quoique d'assez méchante humeur, j'arrivais à la gare de Combrée, où m'attendaient Joseph et la carriole du collège — ancêtre de l'« Aronde ». C'est ainsi qu'ayant pris un billet pour Rome je débarquai à Combrée ; c'est bien le signe d'un destin,

D'un aimable destin quand même ; car de mes années de professorat à Combrée aussi j'ai gardé le meilleur souvenir. On dit qu'Épicure, souffrant de la pierre, ne trouvait pas de plus sûr soulagement à ses douleurs que de se rappeler le temps où il enseignait la philosophie. Je ne suis pas — pas encore — atteint de la pierre ; mais je crois que si cela m'arrivait — ce qu'à Dieu ne plaise ! — je pourrais efficacement pratiquer le remède d'Épicure. Je n'ai oublié aucun de mes élèves : j'ai pu me le prouver à moi-même en mettant un nom sur le visage de tous ceux que j'ai revus depuis mon retour. Avec quel enthousiasme nous nous lançions ensemble à l'assaut des pensées les plus élevées et les plus profondes, sinon les plus abstruses ! Ils me surnommaient Bergson, ce dont j'étais très fier, mais ce qui me gênait un peu pour l'illustre auteur des « Deux Sources », à l'égard duquel je professais une admiration qui n'allait tout de même pas jusqu'à l'identification. Je n'ai oublié non plus aucun de mes collègues de ce temps-là, ni ceux que j'ai retrouvés ici, ni ceux qui ont quitté le collège et que je suis si heureux de recevoir lorsqu'ils reviennent eux aussi, mais, moins favorisés que moi, en passant seulement, — ni les morts déjà si nombreux, hélas ! Ce professorat dura de 1929 à 1939. Ce furent pour moi dix bonnes années.

Pourtant je décidai de m'arracher à ce charme. Depuis quelques années je préparais une thèse de doctorat ès lettres sous la direction de M. Bréhier, professeur d'histoire de la philosophie en Sorbonne. Un séjour à Paris faciliterait mon travail. Monseigneur Rumeau m'accorda le congé que je sollicitai. Monsieur Boisard, toujours si bienveillant pour les Combréens, me trouva à Saint-Sulpice un poste de vicaire auxiliaire qui me permettait de vivre tout en me laissant du temps pour achever ma thèse. A la fin de l'année scolaire de 1938-39 je fis mes adieux à Combrée et préparai mon départ pour Paris. Mais décidément tous ces essais d'évasion lointaine devaient échouer. Je dus expérimenter une fois de plus que l'homme propose et Dieu dispose. En septembre, la guerre éclatait. Je fus mobilisé aussitôt. En novembre, je partais pour la Syrie, comme le « beau Dunois » de la chanson de la reine Hortense, un Dunois qui aurait été adjudant de compagnie anti-chars. J'en revins en octobre 1941. Je me mis à la disposition de Monseigneur Costes, qui me nomma aumônier du Cours Dacier de Saumur. En 1942, je devenais supérieur de Sainte-Marie de Cholet. Je m'attachai de toute mon âme à ce collège que je connaissais et aimais déjà pour y

avoir été un an professeur. Je me laissai aussi conquérir par le charme secret mais subtil de cette ville et de ce pays de Cholet. Au bout de quinze ans, j'étais devenu choletais presque cent pour cent. Combrée s'éloignait de plus en plus. Je n'y revenais qu'à de longs intervalles. Il m'était presque chaque année impossible d'assister à la fête des anciens. J'avais pu enfin, cette année, m'échapper le 1^{er} mai, pour apporter à mon vieil ami, M. Pinier, que je savais bien malade déjà, mes félicitations et mes vœux de jubilé. Quelques anciens m'avaient dit : « M. Pinier va démissionner, c'est vous qui le remplacerez ». Amicale plaisanterie qu'emportait le vent de cette journée pluvieuse !

C'est alors que je fus saisi de nouveau par mon destin. Ce mot est païen, c'est Providence que je dois écrire ici, puisque cette fois le destin prit figure de mon évêque. Huit jours exactement après la fête des anciens, Monseigneur Chappoulié me convoquait à l'évêché et me posait « ex abrupto » cette question : « Vous intéresserait-il de devenir supérieur de Combrée ? » Fort étonné, décontenancé, je crois bien que j'ai d'abord répondu : non. C'était pour moi un tel déchirement de quitter Sainte-Marie et Cholet ! Mais bientôt agit sur moi, d'abord insidieuse, puis de jour en jour plus puissante et enfin irrésistible, la tentation de Combrée, à laquelle je ne tardai pas à succomber. Au début de juin j'étais nommé « in petto » supérieur de Combrée. Ma nomination devenait officielle le 29 juin, jour des prix.

C'est ainsi que je suis revenu. Lorsque dans l'après-midi du dimanche 30 juin j'arrivai, par la route de Challain cette fois, et en 2 CV, et que, du haut de la côte de Maupertuis, m'apparurent le bourg et le collège, tout naturellement me chantèrent à l'esprit et au cœur les vers tout simples de notre vieux poète François Adam que des générations de Combréens ont jadis sus par cœur :

« J'arrive. O mon vieux bourg, salut ! Une voix douce
Et vibrante me vient des buissons des prés ;
Autour de moi, partout, dans les airs, sur la mousse
Je respire l'odeur de mes printemps passés.

Le vieux sol combréen pour moi s'est mis en joie
Il savait que son fils devait lui revenir... » (1)

(1) F. Adam. *Les Heures Calmes*, p. 41.

Comme le poète, je me suis laissé aller à l'émotion de ce retour, émotion d'autant plus intense et durable qu'après dix-sept ans d'absence et dans cette situation nouvelle, je revoyais Combrée avec des yeux neufs, que je redécouvrais pour ainsi dire Combrée.

Il me semblait que ce retour, ce retour à la terre, me faisait éprouver plus vivement et plus intimement le charme de ce « vieux sol combréen », de cette campagne du Segréen ou plus exactement du Craonnais au milieu de laquelle trône le collège de Combrée : charme des grands chênes et des grands ormeaux, des cerisiers et des pommiers si merveilleusement fleuris en avril, des haies profondes où nichent tant d'oiseaux et qui donnent tant de mystère aux petits chemins qui s'enfoncent vers les fermes solitaires ou descendent vers les rivières tranquilles : chemins de Jupille ou de Jauneault, chemin de la Haute-Bergère, de Minstin ou de la Grange, vous en souvenez-vous, anciens de Combrée, vous qui les parcouriez jadis au temps des « promenades de lait » ? Mais je ne vais pas me donner le ridicule de décrire lyriquement ce pays que René Bazin a peint d'une touche incomparable dans telle page de « Ma Tante Giron », page qui, selon Mgr Francis Vincent « n'a peut-être pas d'équivalent, pour la couleur et le mouvement et... pour le jaillissement poétique, dans toute notre littérature champêtre » (1). A ce charme poétique s'ajoutait pour moi la joie durablement renouvelée de retrouver mon pays, ma famille, de réaliser le rêve nostalgique du poète angevin exilé à Rome : « revoir fumer le toit de ma pauvre maison » et

« Vivre entre mes parents le reste de mon âge ».

Peut-être n'avais-je jamais aussi profondément senti combien j'étais enraciné dans ma terre natale et combien était charmant ce pays où je revenais

La beauté du collège, de ce collège pourtant depuis si longtemps familial, m'apparut aussi dans une lumière nouvelle. Je parcourus et admirai le parc coin par coin : les allées de hauts tilleuls, auxquels

(1) F. Vincent - René Bazin - p. 51.

sont venus s'ajouter dans le lointain des pins et des cyprès évocateurs de la Toscane ou de l'Ombrie, la prairie et ses vieux chênes, le bosquet, le Parnasse, malheureusement ravagé il y a quelques années par une tempête, le petit temple de la Vierge du Souvenir ; le « Pactole » lui-même ne me parut pas tellement différent de l'Ilissos tant vanté de Platon et qui selon certains voyageurs réalistes roule plus de déchets ménagers que d'eau claire. J'étais surtout ravi comme jamais je ne l'avais été par la magnificence de ce collège construit en un temps où l'on se préoccupait plus d'esthétique que d'utilité ou de confort, par la majesté de la façade et l'élan de ce belvédère qui porte la Vierge d'or, par l'harmonie de la cour intérieure, où l'austérité du cloître roman s'allie à l'orientalisme des palmiers, par l'élégance de la chapelle, la clarté des dortoirs, la belle tenue des couloirs, par les grandes cours de jeu en juillet tout embaumées du parfum des tilleuls, par tout cet ensemble qui inspire l'ordre, le recueillement et la distinction. Notre vieux collège, disons-nous par habitude. Mais c'était un collège rajeuni que je découvrais, avec son chauffage central et son eau courante, sa vaste cuisine nouvellement équipée que l'on visite comme un modèle, la salle des fêtes aux fauteuils neufs, le stade, et tout un plan de constructions qui m'était proposé, où sont prévus gymnase, salles de jeux et laboratoires. Arrivant d'un établissement moins favorisé, je prenais mieux conscience de tant de richesses.

Bientôt je redécouvris plus intimement le collège en participant à sa vie. A sa vie des vacances d'abord, bien plus active que je ne pensais avec ses travaux d'entretien, de réparation ou d'extension, ses passages de professeurs, ses visites de parents d'élèves ou d'anciens élèves. Sur ces vacances ne cessa de planer la pensée de cette maladie qui emportait inexorablement M. Pinier. Il m'avait demandé de venir à Combrée aussitôt après ma nomination parce qu'il prévoyait sa fin à brève échéance : « Vous m'enterrez dans trois mois » me disait-il le 30 juin. Il mourut le 29 septembre. M. Boulinguier a déjà raconté aux lecteurs de ce Bulletin ce que furent cette agonie et cette mort survenue quelques jours seulement après la rentrée. Cependant une nouvelle année commençait, et le nouveau supérieur « rencontrait », dans le sens profond que Gabriel Marcel donne à ce mot, les professeurs, les élèves, les religieuses, le personnel. Et cette rencontre du vivant Combrée dans son travail, ses chants, sa prière, ses distractions, ses jeux, ses repas me révélait non seulement des

visages anciens et surtout nouveaux, mais aussi cette âme du collège à la fois telle que je l'avais connue autrefois, et pourtant elle aussi toute transformée et rajeunie.

En même temps, je prenais progressivement contact avec le Combrée de la dispersion, le Combrée innombrable des anciens élèves. Le jour même de mon arrivée, je fis connaissance avec le président du groupe nantais qui, dans un geste d'une exquise délicatesse, était venu mettre sa puissante et confortable Chevrolet à la disposition de M. Pinier pour son dernier pèlerinage à Lourdes. Quelques jours après, le président de l'Association faisait le voyage de Paris à Combrée pour reconforter l'ancien supérieur, son ami de cours, et encourager le nouveau. Pendant les vacances, il n'était guère de jour où je n'eusse la joie d'accueillir au collège d'anciens Combréens qui avaient mis dans leur programme de voyage un passage à Combrée, tel ce camarade de sixième qui n'était pas revenu au collège depuis 43 ans et qui, au tournant d'un couloir, me saluait et que je saluais cérémonieusement, pendant qu'il faisait visiter la maison à sa femme et à ses petits-enfants. Les obsèques de M. Pinier me manifestèrent la force et la fidélité de l'Association, attestées par la présence de cette foule d'anciens accourus de partout pour assister leur collègue dans son grand deuil. Puis se succédèrent les réunions des groupes régionaux à Nantes, à Angers, à Paris. Quelle joie de rencontrer tant d'amis que je n'avais pas revus depuis si longtemps et de constater que malgré tant d'années de séparation je reconnaissais la plupart de ces anciens ! Les plus jeunes seuls, ceux qui sont passés à Combrée entre 1940 et 1956, m'étaient moins connus ; mais, comme ils sont à l'âge où les déplacements sont plaisants et faciles, j'espère les revoir souvent au collège, et bientôt les reconnaître eux aussi. Je joins mon invitation instante à celle du président pour que le 8 mai les anciens se réunissent à Combrée en grand nombre pour ce premier contact que je prendrai avec l'Association réunie en corps. Je considère que cette journée où je rencontrerai tout Combrée sera pour moi le signe de mon retour définitif.

J'envisage pourtant un autre retour. Le 5 avril nous transférerons solennellement les restes de M. Pinier du caveau provisoire où

ils ont été déposés dans le cimetière de Combrée à la tombe qui lui a été préparée dans le sanctuaire de la chapelle, près de l'autel, du côté de l'Évangile. Dans ce sanctuaire où reposent mes prédécesseurs, il restera encore une place, du côté de l'Épître. Le 8^e supérieur de Combrée l'occupera-t-il un jour de suprême retour qui achèverait son destin terrestre ? A la grâce de Dieu !

Joseph ESNAULT.



Lettre de M. l'abbé ESNAULT, parue dans « Cours 37, d'octobre 1942.

Cholet, 21 avril 1942.

Mon cher Ami,

C'est à vous certainement que je dois l'envoi de ce bulletin du Cours 37 que je viens de recevoir pour la deuxième fois. Vous ne pouvez me faire plus grand plaisir. Aucun des élèves avec lesquels jadis ou naguère j'ai « collaboré » intellectuellement dans la petite classe de philosophie à Combrée, où j'ai passé de si agréables moments, ne m'est devenu indifférent. Aussi est-ce passionnément que je lis ces lettres qu'ils vous écrivent pour votre bulletin et dans lesquelles chacun conte sa vie, ses projets, ses inquiétudes et ses espoirs. C'est donc de tout cœur que je vous remercie de votre envoi et vous demande, s'il vous plaît, de me le continuer.

Vous avez su sans doute par quels avatars je suis passé depuis mon départ de Combrée au mois de juillet 1939. A ce moment-là, je devais partir pour Paris où je comptais achever ma thèse de doctorat. La guerre m'a conduit en Syrie, pays plein de merveilles, dont j'ai gardé la nostalgie. A mon retour, en novembre 1940, je suis, par la grâce de l'Evêque d'Angers, devenu, à Saumur, aumônier de religieuses et de jeunes filles distinguées. Enfin me voilà, depuis septembre dernier, régentant à Sainte-Marie de Cholet quelque quatre cents garçons, ce qui me donne bien du souci et me permet de me recommander et de les recommander à vos prières.

Très cordialement à vous.

J. ESNAULT.

Nous attendons avec intérêt et curiosité le n° 11 de cette petite revue « Cours 37 ». Il constituera un excellent préliminaire à la grande rencontre de l'an prochain, après trente années de dispersion. Ce sera pour notre plus grande satisfaction et surtout pour celle de son animateur et rédacteur Jacques Brisset qui ne ménagera certainement pas sa peine pour préparer avec succès ce retour à Combrée.

Notre Bulletin doit être un trait d'union entre tous.

Envoyez-nous de vos nouvelles, petites ou grandes, joyeuses ou tristes, susceptibles de nous intéresser et d'intéresser vos anciens camarades de Collège

ESNAULT Joseph François

né 12 octobre 1900 Ligné

parents cultivateurs

Consacre 23 décembre 1922

mineur { 29 juin 1923
23 décembre 1923

sous diacre 14 juin 1924

diacre 12 octobre 1924

prêtre 29 juin 1925

étudiant Catho 1925 (S.A. 16 août)

professeur St Marie Cholet 1928 (S.A. 12 août)

professeur Combrée 1929

annoncier Cours Dacier Saumur 1941 (S.A. 23 février)

Supérieur St Marie Cholet 1941 (S.A. 31 août)

Chanoine Honoraire 1942 (S.A. 27 décembre)

supérieur Combrée 29 juin 1956 (S.A. 1 juillet)

Conseiller diocésain de l'enseignement
secondaire 1966 (S.A. 10 juillet)

décédé 17 janvier 1974

S.A. 45 et 144

études à Combrée

En souvenir de M. le chamoine Joseph Esnault ancien supérieur de Sainte-Marie de Cholet et de Combrée 1900-1974



En regardant cette dernière image de M. le chamoine Esnault, on ne peut pas s'empêcher de regretter qu'un centième de seconde semble le figer ainsi pour l'éternité. Comment ne pas évoquer en effet à l'inverse de cette photo son visage extrêmement mobile au regard pétillant d'intelligence avec cette aisance de parole qui n'avait de volubilité que l'apparence, tant le choix des mots savait se faire précis et clair quand il s'agissait de conduire des élèves, ou même un auditoire d'adultes, dans les méandres de la pensée des philosophes. Au contact des jeunes, qu'il a beaucoup aimés et servis dans une vie entièrement consacrée à l'enseignement et qu'il avait voulu pleinement sacerdotale, le visage de M. Esnault avait gardé les traits de la jeunesse et on y lisait je ne sais quelle fraîcheur d'âme toujours prête à s'enthousiasmer. Nul doute qu'il n'ait beau-

coup souffert en ces dernières années quand la maladie lui imposa quelques difficultés d'expression alors que sa lucidité restait entière avec tant de trésors de culture qu'il n'avait voulu connaître que pour les communiquer aux autres.

Né le 12 octobre 1900 à Loiré, M. Joseph Esnault avait fait ses études à Combrée, puis au Grand Séminaire. Ordonné prêtre le 29 juin 1925, trois ans plus tard, après des études à la Catho, il est licencié en philosophie. Et le voilà professeur à Sainte-Marie en 1928, puis à Combrée en 1929. Retour à Sainte-Marie en 1941, comme supérieur. Puis retour à Combrée comme supérieur également en 1956. L'enseignement catholique ce fut sa vie ! Mais nous savons qu'il aurait aussi beaucoup aimé une aumônerie de lycée ou un apostolat dans les milieux universitaires ou ceux de la recherche scientifique. En 1966 il avait quitté Combrée pour s'installer à Angers comme « conseiller diocésain de l'Enseignement catholique ». Un titre... long... qui ne fit guère illusion à son humour, mais qui ne l'empêcha pas de « servir » encore la cause de l'enseignement, par exemple au collège Mongazon...

Quelque temps plus tard il était venu s'installer à la Maison Saint-Camille. Puis ce fut un malheureux accident en traversant une rue : de longs mois de clinique et finalement des soins prolongés à Saint-François, où sa santé déclinait peu à peu sans pourtant trop alarmer son entourage, puisque l'été dernier il avait encore passé huit jours dans sa petite maison de la Charpenterie à Loiré. Et jusqu'au dernier jour de sa vie, il aura célébré sa messe quotidienne.

Samedi dernier ses obsèques ont eu lieu en l'église de Loiré, présidées par son compatriote et ancien élève, Mgr Henri Derouet, évêque de Sées, entouré d'une soixantaine de prêtres, dont quarante concélébrants, tels MM. Paul Jannin, vicaire épiscopal, directeur de l'E. C., représentant notre évêque ; Alphonse Esnault, son cousin germain, curé de Candé ; Maurice Vigneron et Antoine Pateau, ses successeurs à Combrée ; tout comme étaient là les successeurs de Sainte-Marie de Cholet... et tous les amis, une foule d'anciens élèves, de compatriotes, de personnalités officielles, serrés dans cette charmante église de Loiré. M. le Curé, Georges

Legagneux animait la cérémonie. Et c'est lui à l'heure du dernier adieu qui remercia l'assemblée avec une émotion difficilement contenue, alors que le corps de M. Esnault allait être transporté au collège de Combrée. C'est dans la chapelle du collège où il fit toutes ses études et enseigna vingt-deux ans qu'il repose désormais.

S. R.

Le témoignage d'un ami

Quand sur la route de la vie, un compagnon prend les devants et rentre à la « Maison du Père », quand ce compagnon est un ami de toujours, votre confident qui se confiait à vous, on a beau se dire : « Au revoir !... A bientôt ! », la séparation est dure et le chemin, plus lassant, qui reste à faire dans la solitude.

Ces pensées qui paraîtront banales, m'attristaient en me rendant, samedi dernier, à la sépulture de M. le chanoine Joseph Esnault, à Loiré, son pays natal.

Plus de soixante prêtres, des amis de partout, des anciens élèves de Combrée et de Cholet entouraient sa famille. Mgr Derouet, évêque de Sées, son compatriote, fit magnifiquement l'éloge de ce prêtre qui fut un brillant professeur et un remarquable supérieur de collège.

Pour moi, dans mon souvenir, l'abbé Esnault demeure, comme il disait, « le gars de Loiré », qui m'emmenait à la Ferté, la ferme de ses parents, où nous passions en famille de si agréables soirées. Et aussi, à Combrée, l'animateur plein d'esprit, exubérant, gesticulant, des discussions joyeuses entre professeurs, aux heures de détente, et, Dieu sait s'il y mettait de l'entrain et du brio !

« Esnault n'est plus Esnault ! » me dit-il un jour, dans les derniers jours, à Saint-François : la paralysie, en effet, lui avait rendu la parole difficile et pénible et les gestes lents et mesurés.

Le 8 décembre, à sa demande, je lui donnai le sacrement des malades. Il me dit après la cérémonie que ce fut pour lui une joie, ce suprême service de l'amitié.

Maintenant, il repose dans la chapelle du collège de Combrée, sous la protection de la Vierge dorée.

Léon QUINTON.

L'homélie de Mgr. Henri Derouet

« Tant qu'il conserve sa raison, il reste à l'homme assez de feu, d'esprit et de mémoire pour converser avec le Ciel et avec les âmes simples et bonnes : cela suffit, tout le reste est superflu... quand on est sage et qu'on est vieux ».

Cette pensée du moraliste Joubert, que M. Esnault aimait citer, Dieu lui aura fait la grâce de la vivre jusqu'au dernier instant.

Mercredi, à la fin de l'après-midi, il accompagnait jusqu'au palier proche de sa chambre, à la clinique Saint-François d'Angers, quelques-uns des siens. Tous l'avaient trouvé semblable à lui-même, s'intéressant à chacun, préoccupé des soucis des uns et des autres. Quelques heures plus tard, il s'éteignait dans la paix. Lucide jusqu'au dernier instant, il rencontrait son Seigneur, celui à qui il avait donné toute sa vie.

Aujourd'hui, nous pleurons en lui un parent, un ami, un frère dans le sacerdoce. Nous mesurons le vide que son départ crée dans nos existences. Il ne saurait être question pour moi, ce soir, de fixer tous

les traits d'une aussi riche personnalité. Je voudrais seulement évoquer — et l'on me pardonnera le ton personnel — ce que me dictent l'estime et l'affection, et rappeler le professeur, le supérieur, le prêtre que fut, à sa manière bien à lui, M. le chanoine Joseph Esnault.

Le professeur de collègue et ses élèves.

Le goût inné qu'il possédait pour l'enseignement et la réflexion, il nous fut donné de le constater, à nous surtout, les quelques internes, ses compatriotes, durant ses années d'enseignement à Combrée. Nous montions trois ou quatre fois par semaine par l'escalier des professeurs, munis pour le goûter de nos tartines de pensionnaires. Nous marchions soigneusement, conscients de notre rare privilège, sur la bande de tapis qui protégeait le parquet ciré. Et nous entrions dans le bureau du brillant professeur de philosophie qui faisait notre admiration.

Nous l'arrachions quasi physiquement à son travail et à sa méditation. C'était l'époque où il préparait sa thèse de doctorat sur Hippolyte Taine. Je le revois encore dans la pénombre des ciels gris des soirées d'hiver, les pans de son camail rejetés sur ses épaules, poser ses lunettes sur la plaque de verre qui recouvrait son bureau, frotter son visage et se tourner vers nous. Nous avions le sentiment qu'il quittait le ciel serein de la philosophie pour rentrer dans notre univers de jeunes scolaires.

Alors pour nous, c'était la fête. Car dans ces contacts, M. Esnault se révélait un éveillé d'esprits. Il cherchait moins à enseigner qu'à nous aider — à propos de tout et de rien — à formuler ce que nous avions à dire. Je garde de ce maître et certainement beaucoup de ses élèves partagent mon sentiment, le souvenir d'un homme qui encourageait plutôt qu'il ne blâmait. Avec lui, on ne craignait pas de dire par peur d'être repris. Il excellait dans l'art, suprême pour un pédagogue, de donner aux jeunes, confiance en eux.

Il s'inscrivait, par tempérament et par goût, dans la lignée d'un des plus grands éducateurs de tous les temps : la maïeutique n'implique-t-elle pas la conviction que chacun est porteur de vérité et doit se la dire à lui-même ? Jésus devant Nicodème, Madeleine, la Samaritaine, le jeune riche ou l'aveugle de l'Evangile (Marc X, 46) n'essayait-il pas de sortir les êtres de leurs limites, de leurs timidités, de leur péché, de leur mort, pour les appeler à exister ? Dans le regard du Seigneur, personne ne se sentait jugé, mais au contraire invité à suivre le meilleur de lui-même, l'appel de l'Esprit au plus profond de son cœur.

Beaucoup auront découvert ou mieux compris, en méditant l'attitude de l'éducateur chez M. Esnault, que l'Evangile veut servir l'homme, restaurer l'homme, et que telle est la mission de l'Eglise.

Pour la même raison, M. Esnault avait ce goût pour ce que nous appelons aujourd'hui « *la qualité de la vie* ». C'est pourquoi, il aimait Bergson, le philosophe du « qualitatif » préféré au rendement et à la multiplicité des produits fabriqués. L'auteur de « *L'Essai sur les données immédiates de la conscience* » et des « *Deux sources de la morale et de la religion* », dénonçait le danger d'une vie humaine mesurée, calibrée. Ses appréhensions devaient se révéler fondées pour une part. L'envahissement des choses que l'on produit finit, si l'on n'y maintient pas un « *supplément d'âme* » indispensable, par contaminer les rapports entre les hommes. On jette sa parole comme on jette un objet si aisément remplacé par un autre. Le monde est toujours menacé d'une crise de la parole donnée, du sérieux des engagements, des pactes conclus.

En 1939, l'Europe en faisait la tragique expérience. Déjà, M. Esnault, jeune prêtre, avait dû renoncer à des études à Rome. Son évêque l'avait rappelé après la mort subite d'un professeur de philosophie, en 1925.

Au moment où il obtenait deux années de congé pour la rédaction de sa thèse, il partait pour la Syrie et la guerre.

C'en était fini d'une carrière universitaire à laquelle tout semblait le destiner. Libéré après l'armistice, il acceptait, sans discuter, de servir là où son évêque l'envoyait. Il prenait la direction de l'Institution Sainte-Marie à Cholet.

Des années durant lesquelles il fut supérieur, je parlerai peu. Il se donna à corps perdu. Les établissements catholiques étaient des lieux favorables à la formation humaine et chrétienne, non les seuls. Ils existaient ; il était normal de tenter de leur faire rendre cent pour un. M. Esnault croyait au temps, à la durée. Il aimait, à Sainte-Marie, comme plus tard à Combrée, se rendre aux réunions d'anciens élèves ; pour beaucoup d'anciens, le collège est un des lieux privilégiés de référence à l'Eglise.

Vite, la tâche de directeur d'établissement pesa à cet intellectuel. Il l'avouait à ses proches, à ses amis. Il était dérouté par les contraintes administratives, le casse-tête des horaires, les affrontements entre groupes, classes d'âges, tendances diverses qui se manifestent inévitablement dans une époque de transformation. Mais la seule pensée qu'un poste pouvait être mal assuré et que les élèves pouvaient en souffrir le minait littéralement. Cette inquiétude était tout à son honneur. Elle était la marque d'une âme sacerdotale tout entière consacrée à sa tâche.

Un témoin de la fidélité et de la liberté.

La vocation au sacerdoce était éclosée à Loiré, le cher pays natal, dans une famille profondément croyante. Il aimait rappeler les souvenirs de son enfance, les années difficiles de la ferme de Livenais. Il évoquait volontiers la figure de son grand-père Praizelin. Le jour où il annonça son intention de partir pour le collège afin d'être prêtre, « *Rappelle-toi, mon petit gars, que lorsqu'on a commencé un sillon, on le trace jusqu'au bout* ».

On serait tenté, à notre époque, de voir dans cette phrase une sorte de pression, de conditionnement. Il faut pourtant préciser que sans principes, sans axe, on ne sait pas où l'on va. Le jeune garçon avait certainement entendu cette phrase dans un « climat » familial : on y estimait que le Fils de Dieu valait d'être aimé au point qu'on lui consacra sa vie.

Au reste — et n'est-ce pas la meilleure des réponses ? — toute la vie sacerdotale de M. Esnault, je voudrais le souligner, est un témoignage rendu à la liberté. On attend de l'Eglise qu'elle soit libre, indépendante, qu'elle serve la liberté. Mais c'est chacun de ses membres qui est invité à servir cette liberté. M. Esnault a passé toute sa vie dans l'enseignement libre, mais il comprenait le nécessaire apostolat des aumôniers et des chrétiens dans les lycées. Il a vécu selon l'image du prêtre traditionnel, mais il était ouvert aux prêtres ouvriers et à la Mission de France. Il aurait aimé, si de tels efforts missionnaires étaient éclos au temps de sa jeunesse, être prêtre au milieu des universitaires ou à la recherche scientifique.

Le propre d'une vraie culture est de garder la capacité de revoir le type de rapports qu'on entretient avec les autres et avec le monde. M. Esnault, on peut lui rendre ce témoignage, n'a pas été figé dans la nostalgie d'un certain humanisme. Il a toujours milité pour la compréhension entre les familles d'esprit.

Sans doute, des affrontements peuvent se produire. Il y a une manière chrétienne de les vivre. Elle inclut la conviction qu'il existe des points communs entre les hommes, que l'entente est au bout du chemin. L'Eglise n'est-elle pas le lieu où, dans le respect mutuel, doivent s'accepter ceux qui disent croire en Jésus Christ et ceux qui ne partagent pas leur croyance. C'est en ce sens que M. le chanoine Esnault aura particulièrement servi l'Eglise de Jésus Christ. Ne vous semble-t-il pas Frères, qu'il nous laisse comme un dernier message appliqué à la liberté telle que doivent la vivre les enfants de Dieu, ce mot de saint Paul qu'il se plaisait à citer : « *Labora sicut bonus miles Christi Jesu.* »

★

Jean Bertaut, évêque de Sées et poète a écrit au XVII^e siècle, pour la mort de son roi, des vers qui touchent le cœur.

Comme lecteur royal, il entra dans la chambre où le menuisier préparait le cercueil et il demanda à l'artisan la faveur de l'aider.

« *Permetts-moi de tenir le sapin que tu couds...
Que j'en touche les ais, que j'en touche les clous,
Que ma tremblante main un à un te les donne
Et que de ce devoir, en pleurant je couronne
Les services passez qu'à luy seul j'ai rendus...* »

Nous sommes nombreux ici, Frères, à partager les sentiments du poète Jean Bertaut. Rendons au cher défunt le dernier « service » que peut-être il réclame de nous : Prions pour lui.

Que notre prière pour le repos de son âme soit aussi un *Magnificat* pour tout ce que, au cours de notre vie, nous avons reçu de Dieu, à un titre ou à un autre, par son intermédiaire. *Amen.*

† Henri DEROUET, évêque de Sées.

Mois économique et social

Un mois économique et social est organisé cette année par la Région apostolique de l'Ouest. Il aura lieu à Lesneven (Finistère), du 19 août au 7 septembre 1974.

Ce mois comportera trois étapes.

● **La première étape : étude des mécanismes économiques et des diverses situations sociales.** Elle se déroulera en deux temps : d'abord des interventions de « témoins » (de l'industrie — monde patronal et monde ouvrier —, du commerce, de l'agriculture, du monde maritime). Le deuxième temps sera constitué par l'intervention d'un expert en économie, M. Jean-Bernard PAYET.

● **Deuxième étape : Diverses lectures politiques de l'économie et diverses politiques actuelles de l'économie.** Il y aura d'abord l'intervention de deux praticiens de la politique, l'un appartenant à la majorité, l'autre se rattachant au socialisme. Puis un expert aidera la réflexion du groupe.

● **La troisième étape : Interrogations et implications au niveau de la foi et de la pastorale.** Elle sera animée par le Père Jérôme REGNIER, ancien directeur de l'E.M.A.C.A.S. de Lille.

● **Deux journées de préparation sont prévues à la Hublais (près de Rennes), les 29 et 30 avril 1974.**

Les inscriptions sont à faire connaître AVANT LE 15 FEVRIER, ceux qui seraient intéressés par ce mois voudront bien le signaler à Joseph TRAINÉAU, 36, rue Barra, 49045 Angers Cedex. Tél. 88-11-68.

■ En souvenir de M. le chanoine Esnault

Le souvenir des équipes chrétiennes
de la fonction publique.

Récemment M. le chanoine Esnault nous a quittés pour goûter le repos du Seigneur. A ses obsèques, en l'église de Loiré qui fut la paroisse de son enfance, Mgr Derouet, évêque de Sées, a rendu un juste hommage à l'ancien supérieur de l'Institut de Combrée, au milieu d'une foule d'amis élevant une prière fervente pour l'âme de notre cher défunt.

Le Courrier de l'Ouest a également parlé des responsabilités importantes que le chanoine Esnault a brillamment assumées au service de l'Eglise et de l'Enseignement catholique.

Cet hommage m'a paru incomplet, car on n'a pas parlé de l'humble tâche que le chanoine Esnault assumait ces dernières années en qualité d'aumônier des Equipes chrétiennes de la fonction publique. Les membres de ce petit groupement n'oublieront pas ses homélies à nos messes mensuelles, le concours et l'appui de ses connaissances théologiques dans le commentaire des textes évangéliques, comme aussi dans les discussions instaurées sur les thèmes abordés, face aux problèmes de nos professions et de notre temps. Nous apprécions alors son intelligence, son esprit de finesse, la clarté de ses explications, son sens de la Justice et du Devoir. Aux questions que nous lui posions nous étions heureux de l'entendre répondre à la lumière de la Foi.

Dans ce travail obscur, M. le chanoine Esnault a rempli pleinement son rôle d'aumônier, y apportant tout son cœur, dans la chaleur d'une véritable amitié. Nous sentions chez lui qu'en apôtre du Christ, en chrétien convaincu, la Paix, qu'il goûte aujourd'hui pleinement, l'habitait déjà de son vivant.

Nous lui gardons notre reconnaissance pour l'œuvre accomplie parmi nous et nous prions pour lui. Je devais en apporter ici l'humble témoignage.

A. BROCHARD,
magistrat honoraire,
membre du groupe des E.C.F.F.

■ ÉVÉNEMENTS

« Faut-il parler ? Faut-il se taire ? comme dit une chanson. Comme on me reprochera l'un comme l'autre, je choisis de faire mon « métier », et donc de faire allusion à la manifestation de deux cents jeunes angevins en faveur de deux jeunes Insoumis, lesquels prétendent au bénéfice de la loi 1972 sur l'objection de conscience.

La manifestation était prévue samedi 23 février à 15 heures, place du Ralliement à Angers. Interdite par la Préfecture, elle était toutefois attendue de pied ferme par les forces de l'ordre. Or, les manifestants se regroupèrent mystérieusement vers 16 heures, là où on ne les attendait pas du tout, c'est-à-dire en la cathédrale. Les animateurs se sont-ils souvenus que la cathédrale d'Angers est placée sous le patronage de valeureux militaires de métier qui servirent l'empire de Dioclétien et Maximin et qui sont probablement les ancêtres des plus authentiques objecteurs de conscience ? Toujours est-il que la manifestation s'est trouvée placée, par la force des choses, sous le patronage de Saint-Maurice, Exupère, Candide, Victor, Innocent... etc... « Flagrabat in illis martyrii gloriosus ardor, suadentibus in primis Mauritio, legionis primicerio », raconte saint Eusèbe, évêque de Lyon, au IV^e siècle.

L'occupation de la cathédrale, où on célébrait un mariage, ne fut évidemment guère appréciée par le clergé du lieu. Cantonnée surtout en la chapelle Notre-Dame de Pitié elle fut finalement assez brève. La police, respectueuse du lieu, attendait à la sortie.

S'il y eut quelque énervement en paroles, il semble bien que de part et d'autre la manifestation ait été tout à fait non-violente, ce qui est un point appréciable dans les événements du temps. Pour les détails, reportez-vous à votre journal habituel, c'est-à-dire à la presse locale, l'incident étant passé quasi-inaperçu de la presse parisienne où les violences du Quartier latin ont pris malheureusement plus de relief.

Y. L. G.

Fonctions ESNAULT Joseph (1900-1974)

Professeur de philosophie de Collège Sainte-Marie de Cholet de 1928 à 1929

Professeur de philosophie de Collège de Combrée de 1929 à 1940

Supérieur de collège de Collège Sainte-Marie de Cholet de 1941 à 1956

Supérieur de collège de Collège de Combrée de 1956 à 1966